

"La vie est plus importante que ce qu'on fait", estime l'acteur et réalisateur Reda Kateb, invité d'honneur du Cinemed



Reda Kateb rencontrera le public du Cinemed le jeudi 24 octobre à 18 h au Centre Rabelais. / EPA - GUILLAUME HORCAJUELO



Publié le 21/10/2024 à 18:25 , mis à jour à 18:50

JÉRÉMY BERNÈDE



Écouter cet article

Powered by ETX Studio

00:00/10:50

Invité d'honneur du 46e Festival du cinéma méditerranéen, à Montpellier, Reda Kateb est sans doute l'acteur français le plus cool, le plus racé, du temps présent, et pas moins le sympa ! Il revient sur son impressionnante carrière de comédien avant de présenter ce jeudi 24 octobre en avant-première son (excellent) premier long métrage en tant que réalisateur, "Sur un fil".

Quel sentiment vous inspire d'être ainsi l'**invité d'honneur** d'un festival dédié aux cinématographies de la Méditerranée ?

C'est forcément gratifiant d'être ainsi l'invité de ce qui m'a l'air d'être un très beau festival. Le Cinemed m'avait déjà invité à plusieurs reprises mais je n'avais pas pu me libérer à ces moments-là. Cette année, c'était possible. Je suis très heureux que cela corresponde avec la sortie de mon film *Sur un fil* que je vais donc pouvoir montrer dans ce festival.

Un rendez-vous comme celui-ci est l'occasion d'un petit point d'étape dans une carrière. Est-ce un genre d'exercice que vous pratiquez ?

Des points d'étape ? Non, si ce n'est lorsque je répons à des questions, il arrive effectivement qu'on me demande de faire cet exercice. Mais naturellement, j'ai plus tendance à regarder devant, j'avoue, qu'à faire des bilans.

Le Cinemed montre dix de vos films sur les trente-six dans lesquels vous avez joué. Trente-six films en quinze ans (sans compter les séries) ! Vous bossez comme un dingue, non ?

Je ne savais pas que j'en avais fait trente-six.... Je bosse beaucoup mais en même temps, je n'enchaîne pas forcément les tournages tout le temps. Il y a des périodes où j'ai plusieurs projets intéressants que j'enchaîne, effectivement. Mais il y a aussi d'autres périodes où je refuse beaucoup et où je tourne un peu moins. Mais, dans l'ensemble, c'est vrai que j'ai eu un rythme bien soutenu ces dernières années ? (rires)

Comment choisissez-vous vos projets ?

Un peu à l'instinct. Souvent, à la lecture du scénario, au bout de quelques pages, je sens si je vais avoir envie ou pas d'y aller. Évidemment, il y a le personnage qu'on me propose : est-ce que c'est quelque chose que je viens d'interpréter ? est-ce que cela ressemble à quelque chose que j'ai déjà en projet à venir rapidement ? Il y a aussi la qualité des dialogues, je suis très attentif à cela : est-ce que cela sonne comme dans la vie ou est-on sur des dialogues trop écrits qui, à mon sens, ne sonnent pas juste ? Cela, c'est la première étape, la lecture du scénario. Ensuite, si le scénario me plaît, il y a la rencontre avec le réalisateur ou la réalisatrice : j'ai besoin d'avoir confiance en les personnes avec qui je travaille. J'ai besoin de sentir que je partenaire pour raconter une histoire, tout comme j'ai voulu que le soient tous les acteurs qui ont joué sur mon film. Les acteurs marionnettes à qui on ferait mettre en boîte son scénario, ça, ça ne m'intéresse pas. Ce qui me passionne, c'est comment on fait entrer la vie dans la caméra.

Précisément, si les personnages que vous avez joués, bien que très hétéroclites, ont quelque chose de commun, c'est l'humanité que vous leur insufflez toujours...

Ah ben, merci. Je ne sais trop quoi répondre à cela ! Disons que si le cinéma a des super-pouvoirs, c'est notamment celui de révéler l'humanité chez les gens, faire ressortir les émotions... Tout comme l'est un couloir d'hôpital. C'est un lieu où les gens se révèlent au-delà de leur métier, de leur posture, de ce qu'ils aimeraient montrer d'eux aux autres, dans une forme d'exercice de vérité qui me touche. Parce qu'au-delà de nos différences, il y a quand même des choses très fortes qui nous lient les uns aux autres et qui me sont chères.



Ce qui rejoint ce que vous dites, c'est votre faculté très singulière de pouvoir jouer aussi bien un génie de la guitare qu'un urgentiste, un éducateur, un malfrat algérien... Vous pouvez tout jouer !

Je ne sais pas si je peux tout jouer mais ce qui est sûr, c'est que j'ai d'abord voulu devenir acteur pour me déguiser. Donc je ne voudrais surtout pas passer de ça à quelque chose qui me réduirait à quelques emplois semblables. Chaque film pour moi est un passeport formidable non seulement pour me déguiser mais aussi découvrir des mondes, autrement que par le tourisme. Je peux être adopté par le monde des manouches quand je fais *Django* tout comme par les sous-marinières quand je fais *Le chant du loup* ou par les associations qui travaillent avec les jeunes autistes dans *Hors normes*. J'utilise la chance qu'il m'ait donnée de faire du cinéma pour découvrir d'autres mondes et les faire aussi découvrir aux autres.

Pensez-vous que le fait d'avoir été révélé tardivement (par rapport aux standards, disons, qui valent ce qu'ils valent), d'avoir eu d'autres vies avant, si l'on peut dire, a aidé l'acteur que vous êtes ?

Oui, je crois. En tout cas, je suis sensible à des acteurs au cinéma qui ramènent beaucoup plus une expérience de vie que des cours de théâtre. La technique toute propre me touche peu. En revanche, d'avoir des vraies personnes, des êtres humains, dont on sent qu'ils se sont parfois frottés à la vie, comme j'ai pu m'y frotter moi-même, ça, ça me touche. Je pense en outre que les gens s'identifient aussi différemment lorsqu'on leur donne quelque chose où il y a plus de vérité. Oui, finalement je remercie la vie d'avoir eu un peu de succès vers la trentaine à un moment où j'étais quand même assez construit en tant que personne, où je pouvais aussi naviguer là-dedans avec un peu de lucidité.

On reste dans l'idée de l'épaisseur humaine...

Oui, en tout cas, je me suis toujours dit que la vie était plus importante que ce qu'on fait. Il faut avoir cette humilité, je trouve, en tant qu'artiste, d'essayer d'être au même niveau que la vie dans ce qu'on représente. C'était beaucoup le challenge de mon film, notamment, que d'essayer de donner vie avec vérité à ce service hospitalier. J'avais quand même quelques vertiges avant le premier jour de tournage, je me disais "Mais qui suis-je pour chorégraphier un service hospitalier ? J'y connais pas grand-chose, au final". Alors je me suis beaucoup appuyé sur les infirmières qui étaient là, les clowns, tout un tas de personnes pour essayer d'avoir le décor et le terrain le plus juste possible pour ensuite pouvoir raconter une fiction et une histoire.

Avant de parler de votre long métrage, il faut parler de "Pitchoune", le court que vous avez réalisé en 2015, année où vous avez sorti six films, et non des moindres !

Oui, c'était une sacrée année ! En fait, j'avais été clown d'animation. Pour des anniversaires d'enfants mais aussi au salon du camping-car. Je me souviens encore de la façon dont les gens me regardaient à la cantine du salon, avec mes grandes savates, mon déguisement : certains avec un regard gentil, d'autres avec commisération, d'autres encore avec mépris. Et il y avait eu ce moment où entre deux entrepôts du salon, j'avais fumé une cigarette et je m'étais dit qu'un jour je ferai un court métrage de cette expérience. J'ai tenu en 2015 la promesse que je m'étais faite. C'était aussi une manière de dire au revoir à ce chapitre de ma vie à un moment où je sentais étaient en train de changer pour moi. C'est sur le tournage du film *Hippocrate* que j'ai esquissé à une productrice l'idée de mon court avec Philippe Rebbot, et elle m'a dit je te le produis. C'est son geste concret qui m'a poussé à franchir le pas.

Mais il vous a fallu neuf pour passer du court au long métrage...

Je n'avais rien à raconter qui me tienne vraiment à cœur. Pas non plus envie d'étirer mon court dans un long : le geste aurait été poussif, ce que j'avais à raconter tenait en vingt-deux minutes, point. Et puis je me suis régala comme acteur dans plein de choses très différentes. Je n'avais pas cette frustration de l'acteur qui trouve qu'il ne s'exprime pas assez alors qu'il a plein de choses à dire. Mais quand mon producteur Robin Boespflug-Vonier m'a envoyé le livre *Le journal du docteur Girafe* de Caroline Simonds, la fondatrice de l'association Le Rire Médecin, j'ai eu un déclic.



Qu'est-ce qui vous disait qu'il y avait un film dans ce témoignage sur les clowns hospitaliers ?

Déjà à la lecture, je voyais des images sortir des pages. C'est écrit comme un journal avec beaucoup de justesse, de simplicité, avec cet ascenseur émotionnel qui fait que dans une même page on peut avoir une chose solaire et une chose très dure, sans pathos, ni morbidity. Je retrouvais un endroit qui est celui de l'enfance, du regard de l'enfant qui est toujours dans le moment présent, et je découvrais le métier de clown d'hôpital dont j'ignorais le professionnalisme, la rigueur. J'ai eu l'intuition très forte que cet endroit particulier au carrefour de la forme artistique et du soin serait celui où j'allais inscrire mon histoire.

Il y a quelque chose d'une fraternité d'esprit avec le cinéma de Toledano et Nakache...

Une fraternité totalement assumée ! On pourrait même dire qu'il y a une filiation entre *Hors normes* et mon film, d'autant que j'ai bossé avec Dorian Rigal-Ansous qui est le monteur de beaucoup des Toledano-Nakache. C'est après *Hors normes*, après avoir découvert le monde des associations qui bossent auprès des jeunes autistes que j'ai commencé à m'intéresser à celui des clowns. J'ai eu envie de prolonger ce geste de cinéma qui met en lumière des héros très discrets.

En étant comme eux "Sur un fil" entre tragédie et comédie, humour et dureté mais sans dolorisme...

C'est un ton qui est venu naturellement, au fil des immersions dans les services hospitaliers et des interactions. Je ne suis pas parti bardé d'intentions, si ce n'est celle de faire entrer de la vie là-dedans. Sur chaque scène, l'objectif n'était pas de mettre en boîte un dialogue écrit mais de se demander ce qu'il se passe vraiment à cet instant, qu'est-ce qu'on peut enlever comme ligne de texte, au profit d'un regard, d'un geste, et d'improviser, pas mal d'ailleurs. Bref, il s'agissait d'adapter les dispositifs du cinéma au sujet, mettre au pas cette grosse machine aux choses les plus fines que nous voulions aller chercher...

Il y a plusieurs niveaux de lecture de "Sur un fil" qui est aussi, nous semble-t-il, une réflexion sur le geste artistique.

C'est ce qui m'a passionné dans ce monde-là. Il y a quelque chose de l'ordre du rituel dans la chambre d'hôpital où interviennent ces clowns : vous avez là deux clowns pour un enfant malade, c'est le seul endroit où vous avez plus d'acteurs que de spectateurs, et le spectateur n'est pas spectateur car dès que l'enfant propose quelque chose, les clowns l'attrapent au vol et improvisent dessus. Bref, il se passe quelque chose dans la chambre qui n'a de valeur que pour les personnes qui la partagent et qui n'a pas vocation à être applaudi, admiré ou reconnu. Pour moi, oui, c'est un peu l'essence pure du geste artistique qui a de valeur pour ce qu'il donne, et pas pour ce qu'il rapporte.

Avec ce film dont on n'imagine pas qu'il ne marche pas, vous ouvrez un nouveau chapitre de votre carrière ? Déjà un autre projet de film ?

Pas de projet de réalisation mais si un jour, une autre histoire me tient autant à cœur, je foncerai. Mais pour l'heure, je reprends ma vie d'acteur. Mon prochain projet, c'est une pièce de théâtre, je ne suis plus monté sur scène depuis dix-sept ans donc c'est un nouveau challenge. C'est *Par les villages*, de Peter Handke, mise en scène par Sébastien Kheroufi (que j'adore) : on va la jouer en décembre au Festival d'automne au Centre Pompidou, et aussi un peu en tournée. J'ai aussi fait l'an dernier *The Quiet Ones*, tourné entre le Danemark et la Suède, du jeune réalisateur danois Frederik Louis Hviid, qu'on est allé défendre à Toronto ; un film sur le plus gros braquage de banque de l'histoire au Danemark qui sortira en France le 19 mars. J'ai également tourné une comédie réalisée et portée par Jean-Pascal Zadi, sur une expédition spatiale africaine ; ma première vraie comédie !

Le film "Sur le fil" réalisé par Reda Kateb est projeté en avant-première le jeudi 24 octobre à 13 h 30 au cinéma Diagonal à Montpellier. Reda Kateb rencontrera le public du Cinemed, le même jour, à 18 h, au Centre Rabelais.

[Voir les commentaires](#)